

LUCARELLI Carlo, *La huitième vibration* (Métaillé, 2010, 415 p. trad. Serge Quadrupani) Titre original : *L'ottava vibrazione* (Einaudi, 2008)



La neuvième, c'est celle du lecteur, entraîné dès la première page dans les évolutions moites du roman. On transpire sous le brassage insuffisant de ventilateurs aussi mous que les personnages. Oisiveté, immobilité, langueur animale, sexe brutal, tout concourt dès le départ à l'échec de personnages dominés par le climat et l'absence de fil directeur. Le major censé commander est ravagé et torturé par des fièvres physiques et morales. L'intrication des complots sinue dans la tiédeur de la nuit. Seuls quelques personnages émergent de cette stagnation torride. L'enquêteur dont on aimerait qu'il aboutisse, à la poursuite d'un assassin d'enfants. L'enjôleuse dont on souhaiterait qu'elle n'aboutisse pas. Les femmes sont de toute façon inquiétantes dès que l'auteur leur accorde un peu de personnalité. Le seul sympathique, le seul positif, est ce berger des Abruzzes, complètement hors du jeu... et qui s'en tire d'autant plus.

On chemine lentement entre pacifistes, terroristes, velléitaires, belliqueux forcenés, vers le carnage annoncé, puisqu'on connaît la trop célèbre déconfiture d'Adoua. Et des pages terribles la relatent impitoyablement.

Pour moi le seul bémol est cet acharnement à étudier les langues et les accents locaux, entreprise sémantico-linguistique qui coupe le récit sans charme aucun. C'est sans doute séduisant pour les autochtones et les Italiens expatriés, mais j'ai un peu calé.

Mais ce long roman, brutal et remarquablement écrit de manière sèche et précise, se lit sans trêve tant l'auteur excelle à envoûter son lecteur dans les tourbillons méphitiques du désert.

Claudine LAURENT
Avril 2013